

CHAPITRE XI

FÊTES DE JOYEUX AVÈNEMENT

Bal et réception de la municipalité. — Revue des troupes à Mexico. — Attitude de l'Empereur. — Distribution de croix de Guadalupe. — Représentation de Gala à l'opéra. — Courses de taureaux à grand apparat. — Grand bal au quartier général français.

Pendant plusieurs jours, la capitale fut en proie à une agitation fiévreuse. Toutes les préoccupations du passé, du présent et de l'avenir étaient absolument étouffées dans l'ivresse de l'espoir de jours heureux et tout le monde s'abandonnait follement aux réjouissances publiques, fêtant le grand événement national.

Ces fêtes, en effet, ont été fort belles. Ce fut d'abord un grand bal donné par la municipalité de Mexico; mais cette solennité, ou réjouissance mondaine selon les goûts, fut, comme toutes celles du même genre et en tous pays, un peu cohue panachée sélect et vulgaire, car on est obligé, dans les invitations, de faire plaisir à tout le monde.

Ensuite, une grande revue, ou plutôt une grande parade de tous les gens d'armes français et mexicains présents dans la capitale et dans ses environs immédiats, ce qui n'était pas bien considérable, puisque toutes les forces militaires inféodées à l'Empire tenaient encore la campagne et étaient réparties sur l'immense territoire conquis. Ces troupes étaient formées en belle ordonnance sur le Paseo, cette promenade classique, longue mais étroite, où leur ensemble manquait d'ampleur et de cadre surtout. Le général en chef

les présenta à l'Empereur, qui les passa en revue, les fit défiler devant lui, pendant qu'à côté les canons de la citadelle tonnaient à l'envi. Maximilien fut très grand seigneur, un vrai Habsbourg, et l'Impératrice extrêmement souriante, gracieuse. Le bonheur rayonnant sur les visages de ces deux Majestés faisait plaisir à voir, et la foule ambiante acclamait avec frénésie. Lorsque défila le 3^e zouaves, avec son héroïque drapeau tout frangé par les blessures que lui firent, à Palestro, les canons autrichiens, portant à son aigle la croix d'honneur de la France et la médaille de la valeur militaire de Sardaigne, j'ai bien examiné la physionomie de l'ancien vice-roi de la Lombardie. Elle fut parfaite et, mu par une inspiration sincère, le Prince, alors couronné, salua avec la plus grande noblesse cette enseigne victorieuse, qui pourtant lui rappelait de douloureux souvenirs.

A la suite de cette revue, Maximilien eut l'heureuse pensée de témoigner sa gratitude reconnaissante à ces troupes qui s'étaient battues et avaient vaincu pour façonner son Empire, en leur faisant une large distribution de croix de l'ordre mexicain de Notre-Dame de Guadalupe, dont il devenait le grand maître.

Je fus un des heureux bénéficiaires de cette impériale faveur. Du reste, j'étais en veine à cette époque, car je venais de recevoir une autre distinction encore plus précieuse puisqu'elle émanait de la France. Ce fut un coup de la fortune inappréciable pour un soldat et la plus grande satisfaction honorifique de ma carrière. Voir, à 30 ans, un général en chef placer sur votre poitrine la croix d'officier de la Légion d'honneur est une vision assurément impressionnante. Et pourtant, tout préoccupé de parler des autres et de leurs hauts faits ou méfaits, j'ai, dans mon historique personnel, omis d'accuser ce coup magnifique. En effet, le 11 février 1864, je fus fait officier de la Légion d'honneur, je n'avais encore que dix années de service et à peine cinq de grade de chevalier !

A cette époque, l'ambition m'était inconnue ; je crois, du

reste, qu'elle ne m'est jamais venue. Ce grand honneur me surprit en me comblant de joie et d'une reconnaissance profonde pour le chef qui me l'avait accordé ; car si j'avais bien fait, c'était tout naturellement et sans arrière-pensée d'un lucre honorifique.

C'était au retour de cette campagne de l'intérieur qui avait été si dure, d'une rapidité vertigineuse, et avait exigé, de notre part à tous qui suivions le grand chef, une dose extrême d'énergie, de volonté, d'intelligence. Mais le général récompensait ainsi à mon égard, non pas seulement mes services dans cette campagne, mais encore ceux qu'il avait daigné apprécier pendant le siège de Puebla où il avait pris l'habitude de me voir toujours au feu avec lui. Par trois fois alors, il avait demandé cette distinction si haute pour un si jeune officier. C'était après l'assaut du Pénitencier, après les deux sorties de San-Balthazar, pendant les attaques du fort de Totimehuacan, enfin et surtout après le combat de San-Lorenzo. Le général Forey avait bien plus justement accordé cette faveur à des officiers d'état-major plus vieux et plus anciens que moi, notamment à mon très honorable ami et collègue, le capitaine Willette. Mais, au retour de Guadalajara, le général Bazaine, devenu le grand chef investi par l'Empereur de pleins pouvoirs pour distribuer des faveurs, voulut récompenser ses troupes et moi-même.

Ce fut la seule faveur effective de carrière que j'ai reçue du maréchal Bazaine.

Dans la série des fêtes figuraient des représentations de gala au grand théâtre, où se succédaient d'habitude diverses troupes artistiques, interprètes d'opéras et d'œuvres théâtrales d'autres natures. Ces fêtes officielles eurent le même caractère que partout ailleurs : déploiement de formalités protocolaires généralement peu artistiques, étalage de toilettes féminines plus ou moins décolletées et diamantées et d'uniformes multicolores dorés et constellés, enfin témoignages plus ou moins chauds et enthousiastes pour le per-

sonnage ou la solennité qui est l'objet de la grande *funcion*, comme on dit au Mexique.

Une autre distraction officielle suivit : c'était une réjouissance bruyante, d'un principe théâtral plus réaliste, à qui je dois consacrer une mention toute spéciale, car elle eut un caractère extraordinaire et peu banal : c'était une grande Corrida de Toros.

Les courses de taureaux, ces réminiscences sanguinaires et cruelles des arènes antiques, ne m'offraient d'habitude qu'un intérêt médiocre et ne m'inspiraient généralement que des impressions de dégoût. Le spectacle écœurant de chevaux éventrés traînant leurs entrailles sur lesquelles ils piétinaient pour marcher encore à l'attaque du taureau ne pouvait être compensé par l'attrait, parfois passionnant, de ces toréadors, banderilleros, picadors alertes, audacieux, portant fièrement sur l'arène poudreuse les éclatants costumes de velours et de satin brodés qui coopéraient à l'ornement des salons d'autrefois. Ils voltigeaient autour de l'animal furieux, comme des mouches énervantes, pour le pousser au paroxysme de la colère et le lancer enfin, aveugle et inconscient, sur la cape sanglante du matador où se cache traitreusement le glaive meurtrier. Tout cela me dégoûtait. Mais, en ce jour de gala, ce n'était plus l'arène des salariés qui, pour quelques douros déployaient, au péril de leur vie, une adresse et un courage étonnants; c'était un sport de grands seigneurs se livrant, pour l'honneur et l'admiration des dames, à ce tournoi particulier; c'était une corrida de gentleman toréadors offerte à Leurs Majestés.

En effet, le personnel complet d'une troupe de corrida était entièrement composé de Mexicains des meilleures et plus riches familles du pays qui, dressés, dès leur enfance, à tous les sports nationaux, excellaient dans tous les exercices d'adresse, d'agilité, de force et d'audace. Revêtus de costumes magnifiques, montés selon les rôles sur des chevaux superbes et richement caparaçonnés, ils remplissaient toutes les fonctions du drame, avec un brio, une adresse, une

agilité et un courage remarquables, recueillant à chaque passe émouvante les applaudissements frénétiques, les hourras enthousiastes d'une foule en délire. Plusieurs taureaux furent combattus avec une maîtrise superbe et mis à mort avec une sûreté d'épée pleine d'élégance et de crânerie. Puis, comme apothéose du taureau mort, l'enlèvement de la victime était fait par un quadriga de superbes alezans de pur sang anglais, sortis des écuries de M. Baron, le riche banquier anglais, et qui, conduits par des valets de pied en grande livrée, enlevaient de l'arène, en bondissant effrayés, la dépouille sanglante du taureau. C'était un magnifique et saisissant spectacle.

Mais, le plus saisissant encore était l'amphithéâtre. Sur des gradins entassés en étages nombreux se massait une foule turbulente de dix mille personnes de toutes classes, de tous rangs, dans les costumes de fêtes les plus variés, au sein desquels brillaient, d'un éclat chatoyant, plein d'élégance et de richesse, les toilettes fraîches et fleuries des Patriciennes de par la naissance, la fortune ou la beauté. Autour de l'Empereur et de l'Impératrice, dans une loge qui n'avait pourtant rien de celle des Césars, se pressaient la cour et les personnages du jour, des deux sexes, au milieu de riches tentures enguirlandées par la flore nationale. Tout ce monde, captivé par le caractère insolite de son spectacle favori, manifestait ses sentiments avec des explosions enthousiastes; les femmes surtout, que les émotions dramatiques ont là-bas, encore plus qu'ailleurs, le don d'entraîner dans des transports délirants. Parfois, dans ce tumulte orageux on croyait voir la salle s'effondrer, car elle avait avec les amphithéâtres romains la différence qui existe entre le bois et la pierre. Partout et sans cesse retentissaient, selon les péripéties du drame, les cris opposés de *Bravo Toro ! Fuera Toro ! A Muerte el Toro !* auxquels se mêlaient à chaque grand moment d'enthousiasme, des *Viva el Emperador !*

Hélas ! combien de ces lèvres qui clamaient à l'envi ces

vivats patriotiques, laissèrent échapper un jour le cri sinistre de *Muera el Imperador*? Ainsi sont parfois les peuples. Bien fol est qui s'y fie!

Enfin, pour clore cette série de fêtes variées, éclata comme un bouquet de feu d'artifice le bal que donna aux souverains le général commandant l'armée française dans son magnifique quartier général.

Dès neuf heures du soir, mille foyers de lumière étincelaient, les fleurs des tropiques exhalaient leurs parfums, un double orchestre qui groupait les meilleurs artistes de nos musiques se tenait attentif au signal de la baguette magique de son chef. Enfin, le général Bazaine, entouré de sa maison militaire, se tenait au poste du maître du logis attendant ses hôtes. Des factionnaires de toutes armes, transformés en cariatides vivantes, étaient placés aux entrées principales de la grande salle du bal, aux escaliers, dans la galerie haute, aux portes des salons du premier étage. Au dehors, une longue file de voitures se déployait dans le faubourg San-Cosme, car à dix heures tous les invités devaient être arrivés. Lorsque les portes s'ouvrirent, une immense théorie de toilettes, d'habits, de costumes, d'uniformes commença à défiler devant le grand chef aux accents des marches triomphales de France. Des officiers de tous les corps, choisis comme commissaires, donnaient le bras aux dames. Enfin, tout le palais officiel était devenu le domaine d'une foule élégante et sélect; un bruissement indéfinissable ondulait discrètement dans une atmosphère embaumée et éclatante de lumière. Tout ce monde était absorbé par la contemplation admirative de la grandiose et sévère majesté des décors militaires donnant à l'ornementation de la grande salle de bal un caractère jusqu'alors inconnu; c'était bien le palais féerique d'une armée victorieuse.

Ce n'était partout que festons, qu'astragales et guirlandes où l'éclat des cuivres et des aciers de combat miroitait sur le velours cramoisi, à crêpines d'or, des tentures frangées de verdure fleuries. Partout, sur les grandes parois riche-

ment tapissées, des faisceaux d'armes et de drapeaux de France et du Mexique, des panoplies aux sujets variés contrastaient, par leur sévère allure, avec les glaces qu'animaient des tableaux vivants, gracieux mirages des beautés féminines errant, dolentes et rieuses, en quête de sourires, de compliments ou d'œillades éloquentes. Des colonnades, des portiques façonnés d'armes et soutenus par d'immenses canons, au bronze éclatant, ou de sombres mortiers, encadraient le petit salon du trône et la porte d'accès dans la grande salle. Enfin, en face de la loge impériale et masquant la grande porte cochère par où on pénétrait dans la salle du buffet édifée dans le faubourg, se dressait un arc de triomphe de proportions colossales, de huit mètres de hauteur, immense portique d'église, d'ordre composite, dont tous les éléments n'étaient que canons, mortiers, armes blanches ou pièces d'armes de toutes sortes et de toutes dimensions. Au sommet de l'édifice étaient déployés deux oriflammes de grande envergure, aux armes impériales de France et du Mexique. Ce monument, enfanté par un art décoratif à l'âme guerrière, captivait la foule dont l'admiration étonnée se perdait dans les détails d'une composition étrange qui en faisait le succès. J'avais établi le plan et les dessins de cette conception tout au moins originale, mais son effet merveilleux était dû principalement à l'exécution habile, industrielle et artistique de mes deux précieux collaborateurs : les capitaines de Lahitolle et Mahieu.

Cependant, au dehors du palais, des dispositions d'une autre nature étaient prises pour recevoir les souverains d'une façon exceptionnelle. A dix heures vingt minutes, débouche de la place d'Armes de Mexico, sortant de la demeure impériale, un cortège peu ordinaire. C'était un tourbillon bruyant et lumineux parcourant la grande voie qui conduisait au quartier général français et enveloppant dans la nuit sombre une longue file de carrosses. Un escadron de chasseurs d'Afrique conduisait « en France » l'Empereur Maximilien et l'Impératrice Charlotte suivis de leur cour. Chaque

cavalier portait en main une torche allumée et tous galopèrent sur les dalles sonores de la grande ville, un peloton en tête, une double file le long des voitures, un peloton derrière. Cette chevauchée rapide aux flambeaux, traversant une foule compacte, stupéfaite et enthousiaste, était saisissante. Arrivés aux grilles du parc du quartier général, les cavaliers s'arrêtèrent et les carrosses pénétrèrent dans la grande allée brillamment illuminée et bordée d'une double haie de zouaves portant chacun une torche enflammée. Cette arrivée était féérique. Leurs Majestés descendirent de voiture, sous un dais dressé dans le jardin. Le général en chef, entouré de ses officiers, les reçut et les conduisit dans la grande salle où nous avions établi une sorte de loggia impériale. Lorsque l'officier d'ordonnance de service qui précédait le cortège, le capitaine Legué, eut annoncé : « Messieurs, l'Empereur ! », une explosion formidable de vivats remplit le palais et se prolongea longtemps après. Ce fut un moment empoignant qui nous émut profondément. Il semblait que l'avenir appartenait désormais à l'Empire !

Maximilien I^{er} donna son bras à la marquise de Montholon, femme du ministre de France; le général Bazaine offrit le sien à l'Impératrice, et les deux couples se dirigèrent vers le centre du grand salon pour ouvrir le bal par le quadrille d'honneur officiel classique. A ce ballet protocolaire prirent part quelques hautes personnalités des deux sexes de la cour, du gouvernement et de l'armée française, accouplées selon les règles. De nombreuses danses analogues s'organisèrent dans toutes les autres parties du palais et le bal commença effectivement pour se continuer ensuite avec moins de solennité, mais avec un entrain, une gaieté endiablés, qui faisaient la joie des souverains et de tout le monde. Le succès therpsichorique fut, sans conteste, acquis à l'ineffable habanera, cette danse savoureuse et éloquente dont j'ai déjà exprimé les charmes et qui, guidée par les accents délicieusement rythmés et langoureux, dans les pas dits *amorosos* et *pianissimos*, formulés par notre orchestre, plein du senti-

ment passionnel de son œuvre, eut un succès inouï. J'ai même cru remarquer sur le visage épanoui de la belle Impératrice une impression de regret de se voir enchaînée par sa grandeur mondaine, et de ne pouvoir, elle aussi, soupirer aux bras d'un jeune et passionné cavalier, les douces émotions de cette danse brûlante. Après tout, on est d'abord fille d'Eve, si couronnée qu'on soit, et un diadème de myosotis aurait, sans doute, sur le front de ses vingt-cinq printemps, pris justement la place des diamants qui le paraient !

Par deux fois durant le bal, les souverains parcoururent les salons, se faisant présenter un grand nombre de personnes et presque tous les officiers français. Ils adressèrent à tout le monde des paroles généralement heureuses et, d'ailleurs, toujours aimables et bienveillantes. Vers minuit, le général les conduisit avec leur cour et les grands personnages, au buffet spécial établi dans la salle à manger du palais, remarquablement ornée, où fut servi avec luxe un souper délicat et empreint d'une correction gastronomique parfaite à tous égards; l'élite des vins français y eurent leur succès habituel.

Il était une heure lorsque Leurs Majestés se retirèrent, non sans avoir exprimé au général, dans les termes les plus parfaits et les plus cordiaux, leur gratitude et leurs compliments pour la fête extra-sélect et grandiose qu'il leur avait offerte.

Et le bal continua avec le même brio qu'avant, peut-être même avec plus d'entrain, surtout pour nous autres de la maison qui avions dû rester en service sévère jusqu'à ce moment.

Le général lui-même ne put rester indifférent aux entraînements qui l'entouraient et ne dédaigna pas non plus de goûter aux charmes des valse et des quadrilles; il cultiva même avec un art vraiment accompli, les suaves douceurs de la habanera. Quant à moi, je m'efforçai de rattraper le temps perdu pour accorder à ma novia, à sa mère et à ses sœurs, toutes les attentions auxquelles elles avaient droit

de ma part, promenades dans les salons, visites discrètes mais sérieuses au buffet spécial et réservé, enfin et surtout danses entraînantées répétées le plus possible. Du reste, le général était lui-même, pour ces dames, d'une amabilité parfaite et fit gracieusement danser la future de son aide de camp.

La fête se termina vers cinq heures, après que tous les hôtes du grand chef eurent soupé selon les règles du confort et de la satiété. Il n'y eut point d'incidents, bien que quelques visages fussent, vers la fin, quelque peu colorés par les effluves des punches et des vins chauds. Je dois cependant noter une particularité singulière, c'est qu'un nombre considérable de femmes perdirent des bijoux, des fragments de parures et des pierres fines en grande quantité. Ces incidents furent si nombreux que le général confia à un de ses officiers la mission spéciale de recevoir et d'enregistrer toutes les déclarations faites à ce sujet. Cette question des *objets perdus* m'imposa l'obligation de prendre des mesures particulières. C'est ainsi que, lorsque tous les étrangers eurent quitté le palais, je fis placer des sentinelles à toutes les entrées par où on pouvait pénétrer dans les salons, avec consigne d'en interdire l'accès à qui que ce fût. L'officier de garde reçut l'ordre de tenir strictement la main à l'exécution de cette consigne. Cela fait, nous nous octroyâmes un petit souper fin qui aurait fait sourire d'aise le baron Brice en personne. Puis nous allâmes savourer quelques heures d'un sommeil bien nécessaire.

A dix heures du matin, secondé par mes camarades, je procédai à une opération singulièrement étrange. Je réunis les domestiques du palais armés de balais et les fis procéder à un balayage méthodique et scrupuleux de tous les salons en commençant par le périmètre et poussant vers le centre de chacun d'eux tous les objets, si menus qu'ils fussent, qui pouvaient se trouver sur le sol. Le résultat de ce travail fut extraordinaire, principalement dans la grande salle du rez-de-chaussée dont le plancher de circonstance était re-

couvert d'une toile à tension rigide qui ne laissait échapper aucun objet dans les joints des planches. Là, la récolte fut abondante et on se trouva en présence d'un monceau étrange d'objets et de débris de toutes natures dont l'exploration et le recensement furent des plus divertissants, désopilants même; on se tordait. C'étaient des bijoux, fragments de bijoux, accessoires de toilette les plus variés, débris de robes, de jupes, de dentelles, de rubans, de faveurs, de jarrettières dégraftées (!), des peignes, des épingles de toutes dimensions, de quoi armer le smoking d'un hérisson, enfin des pierres précieuses libres en grande quantité, des perles fines, des décorations et, chose bizarre, des cheveux de toutes nuances et de toutes provenances? Mystère et fragilité! On fit grouper par catégories ces épaves extraordinaires de la coquetterie et de la frivolité mondaines et réunir avec soin tous les objets précieux, afin de les restituer à leurs propriétaires; il y en avait pour une somme considérable. Le reste, qui nous avait si fort diverti, fut classé, car il était invraisemblable qu'on vint le rechercher.

Dans la journée, du reste, presque tous les bijoux ou leurs fragments, les décorations furent réclamés et remis, ainsi que nombre d'objets oubliés sur les meubles. Quant aux pierres fines, la question fut plus difficile et délicate. Au bout de quelques jours, on les porta à un joaillier désigné par la municipalité pour en prendre charge dans un inventaire détaillé, avec mission, moyennant rétribution, de les remettre aux parures d'où elles s'étaient détachées, et nous n'en entendîmes plus parler.

Dans la journée, la municipalité vint demander au général de bien vouloir conserver provisoirement la décoration intégrale du palais et de permettre au grand public de la visiter pendant deux jours. Ce fut fait, et la foule populaire circula dans un couloir fait de barrières mobiles afin d'éviter des déprédations et des soustractions, tout en permettant à tous de voir et d'admirer.

Un photographe sollicita l'autorisation de prendre des

CAPILLA APPRENDRE

clichés des principaux motifs de l'ornementation et en fit des épreuves remarquables de 0 m. 80 de hauteur qui furent enlevées par le public comme souvenir. Cet artiste eut l'amabilité de m'offrir une collection des plus beaux sujets. Ce fut précieux pour moi qui avais été l'architecte improvisé; mais ils me furent volés après mon retour en France.

Quinze jours plus tard, toutes ces merveilles avaient disparu et le quartier général avait repris son caractère ordinaire d'austérité.

Alors survint le quart d'heure de Rabelais! « Garçon, l'addition... » Cinquante-deux mille francs! Cela peut, à juste titre, paraître une somme formidable, et pourtant des architectes du pays, qui avaient pris part à la fête, déclarèrent qu'ils n'auraient pas pu l'organiser à moins de cinquante mille piastres, c'est-à-dire environ 300.000 francs, car ils n'auraient pu disposer du matériel et de la main-d'œuvre militaires : le premier ne coûtant rien, la seconde peu de chose.

Quoi qu'il en soit, la carte à payer était encore lourde pour le général en chef. Mais l'Empereur Napoléon vint en aide à son lieutenant qui avait su dignement perpétuer les traditions françaises, en représentant avec grandeur la France à l'Etranger. Il prit à la charge de sa cassette personnelle plus de la moitié de la somme et tout le monde fut content!



L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE